

Poésie et métaphysique - exemplier

1. « Poésie et philosophie » in *À la naissance des choses*, Françoise Dastur

Si l'on veut se faire une idée de la situation actuelle de la philosophie, il faut en effet commencer par constater que ses prétentions initiales se sont vues drastiquement réduites par le positivisme et le scientisme du XIXe et du XXe siècle. Le positivisme considère que la philosophie ne doit plus se préoccuper de ces questions que l'on nomme « métaphysiques » et qu'elle doit se contenter de réfléchir sur ce que les sciences positives nous apprennent sur la nature et sur l'homme. Mais que veut dire exactement « métaphysique » ? [...] La métaphysique, c'est ce qui est *au-delà* du physique, c'est le domaine du suprasensible, de ce dont on n'a pas d'expérience directe, le domaine de l'invérifiable, de ce qui ne peut être l'objet de toutes les supputations et de toutes les questions. Les questions métaphysiques sont donc ces questions qui dépassent la sphère de notre expérience quotidienne, des questions auxquelles il n'est pas de réponse assurée et qui semblent par conséquent nous égarer loin du domaine qui est habituellement le nôtre et qui devrait faire l'objet de tous nos soins. [...] Ces questions qui concernent la place de l'homme dans l'univers et le sens même de son existence, ne sont pas susceptibles de trouver une réponse universellement valable, et même lorsqu'elles semblent provisoirement en découvrir, dans les sciences ou dans les religions, elle n'en sont pas par là dissipées et renaissent sans cesse, par-delà tous les apaisements recherchés. Les questions que se posent les hommes ne sont pas celles qui concernent des domaines bien circonscrits de leur expérience, il en est, et ce sont celles qui ont tendance à constamment se reposer à nous, qui concernent l'ensemble de notre être et la place que l'être humain occupe dans l'univers. On pourrait donc, à partir de là, nommer « métaphysique » ce qui en l'homme l'empêche de rester enfermé en lui-même, de constituer un problème séparé, et l'oblige, dans la moindre de ses questions, à interroger l'ensemble de ce qui existe. La philosophie est donc, comprise ainsi, ce qui, dans l'être humain, lui enjoint de dépasser l'horizon limité de ses propres intérêts. Il ne s'agit nullement par là de nier l'importance de l'expérience sensible, de la vie collective, ni de tenter de faire de l'homme un pur esprit. Il s'agit plutôt, en prenant en compte ce qu'Emmanuel Kant nommait la « nature métaphysique » de l'homme, de prendre acte de l'*énigme* qu'est pour lui-même l'être humain, du caractère insatiable de son désir, de son incapacité à demeurer dans ses propres limites, en un mot de sa *liberté*. C'est pourquoi la vraie attitude philosophique consiste à reconnaître le caractère proprement métaphysique de toute expérience humaine, au sens où toute expérience que nous faisons, aussi limitée, aussi concrète, aussi corporelle soit-elle, engage en elle-même non pas seulement un secteur déterminé de notre existence propre, mais la totalité de notre être. La véritable attitude philosophique ne consisterait donc pas à considérer la métaphysique comme une chimère, mais au contraire à reconnaître le caractère inaliénable du métaphysique en l'homme.

2. « Poésie et philosophie » in *À la naissance des choses*, Françoise Dastur

Ce qui nous émeut en effet dans l'œuvre d'art, c'est qu'elle constitue à chaque fois une échappée ouvrant sur la totalité de ce qui existe et qu'elle manifeste ainsi ostensiblement l'incapacité de l'homme à demeurer dans des limites stables. Toute œuvre est à cet égard œuvre de l'inquiétude, au sens propre de ce terme : l'impossibilité de demeurer en repos. C'est pourquoi bien que l'œuvre d'art soit considérée depuis le début des Temps Modernes, et de la manière de plus en plus patente à notre époque, comme une marchandise, et bien que l'on tente, d'ailleurs avec succès, de la faire entrer dans la circulation des biens de consommation, elle ne cesse de manifester par elle-même du moins dans la mesure où elle est une œuvre authentique, sa non-appartenance à l'ordre de l'économie, une non-appartenance qui la rend littéralement sans prix et la situe bien au-delà de la valeur.

[...] C'est donc cette ouverture à cette dimension plus qu'humaine qui constitue l'essence même de l'œuvre d'art et qui lui octroie ce que l'on a nommé sa puissance d'échappement, une puissance d'échappement qui atteint son plus haut degré dans l'œuvre poétique. Le propre de l'image poétique réside précisément dans la puissance qu'elle possède d'ouvrir le séjour terrestre et habituel de l'homme à l'étrangeté qui se manifeste en dehors de celui-ci. L'image poétique dérange, elle brise la compréhension que nous avons des choses dans la quotidienneté. En tant que telle, elle n'est pas un simple ornement, mais le retour du langage à sa vocation native : car dans et par la langue, l'être humain nomme les choses, c'est-à-dire inclut dans la familiarité de sa sphère de vie ce qui outrepassé celle-ci et lui est foncièrement étranger. Les images

poétiques ne sont pas de simples illustrations ou des fantaisies arbitraires, mais des manières d'inclure l'étranger dans le familier, le céleste dans le terrestre, le non-humain dans l'humain, et donc des manières de faire voir l'invisible. Mais il ne s'agit pas ici de l'invisible dont nous parlent les religions, celui d'un « autre monde », de ce monde de l'au-delà ou de l'un de ces « arrières-mondes » que critique légitimement Nietzsche, mais simplement de l'autre côté du visible, du familier, de l'habituel auquel nous ouvre aussi l'étonnement philosophique .

3. La place des choses dans le monde déployé par le Dasein.

Les choses ont par là leurs places, forment un réseau de significations entre elles : le marteau, exemple pris par Heidegger, a sa place dans l'atelier et en même temps il fait signe vers les clous, vers l'œuvre à effectuer... Les choses nous intéressent toujours relativement à notre préoccupation (Besorge) vis-à-vis de celles-ci, c.-à-d. l'éclatement de notre être-au-monde dans les milles et une tâches d'une vie, tous les affairements de notre vie quotidienne : Heidegger va vraiment à l'encontre du projet objectivant de la science moderne qui ne s'intéresse aux choses que du point de vue leurs caractéristiques physiques. Croire que les choses sont des choses justement et non ce qu'Heidegger appelle des « outils », c.-à-d. des choses toujours relatives au sens qu'on leur accorde du point de vue de notre être-dans-le-monde et de notre préoccupation, c'est là un mythe sur lequel nous pouvons construire une représentation neutre du monde qui n'est pas celle de notre existence.

Le monde ne peut être compris que du point de vue du Dasein. Inversement, le monde existe *de facto*, car nous sommes au monde et croire que l'on dissout le monde dans la subjectivité d'un pur être pensant, c'est croire que nous ne sommes au monde que comme esprit ; nous sommes surtout en monde par notre agir, par notre corps, ce que montrera avec une grande finesse Merleau-Ponty.

4. Le « monde » selon Heidegger, introduction à une lecture, C. Dubois

- a) le monde comme totalité des étants : la collection des étants, la « nature » dans la tradition philosophique.
- b) Le monde comme être de la totalité des étants : l'être de la totalité des étants, c.-à-d. la « naturalité de la nature », l'être de l'étant.
- c) Le monde au sens existentiel : l'*Umwelt* husserlien, le « monde » que je déploie.
- d) Le monde au sens existentiel : c'est l'être du monde au sens existentiel, celui de l'être-au-monde, la structure qui régit chaque « monde », la « mondanité du monde ».

5. « Sur Le Tasse en prison d'Eugène Delacroix » in Les Fleurs du mal, Baudelaire

Le poète au cachot, débraillé, maladif,
Roulant un manuscrit sous son pied convulsif,
Mesure d'un regard que la terreur enflamme
L'escalier de vertige où s'abîme son âme.

Les rires enivrants dont s'emplit la prison
Vers l'étrange et l'absurde invitent sa raison ;
Le Doute l'environne, et la Peur ridicule,
Hideuse et multiforme, autour de lui circule.

Ce génie enfermé dans un taudis malsain,
Ces grimaces, ces cris, ces spectres dont l'essaim
Tourbillonne, ameuté derrière son oreille,

Ce rêveur que l'horreur de son logis réveille,
Voilà bien ton emblème, Âme aux songes obscurs,
Que le Réel étouffe entre ses quatre murs !

6. « La Chambre double » in *Le Spleen de Paris*, Baudelaire

Une chambre qui ressemble à une rêverie, une chambre véritablement spirituelle, où l'atmosphère stagnante est légèrement teintée de rose et de bleu.

L'âme y prend un bain de paresse, aromatisé par le regret et le désir. - C'est quelque chose de crépusculaire, de bleuâtre et de rosâtre ; un rêve de volupté pendant une éclipse.

Les meubles ont des formes allongées, prostrées, alanguies. Les meubles ont l'air de rêver ; on les dirait doués d'une vie somnambulique, comme le végétal et le minéral. Les étoffes parlent une langue muette, comme les fleurs, comme les ciels, comme les soleils couchants.

Sur les murs nulle abomination artistique. Relativement au rêve pur, à l'impression non analysée, l'art défini, l'art positif est un blasphème. Ici, tout a la suffisante clarté et la délicieuse obscurité de l'harmonie.

Une senteur infinitésimale du choix le plus exquis, à laquelle se mêle une très légère humidité, nage dans cette atmosphère, où l'esprit sommeillant est bercé par des sensations de serre chaude.

La mousseline pleut abondamment devant les fenêtres et devant le lit ; elle s'épanche en cascades neigeuses. Sur ce lit est couchée l'Idole, la souveraine des rêves. Mais comment est-elle ? Qui l'a amenée ? quel pouvoir magique l'a installée sur ce trône de rêverie et de volupté ? Qu'importe ? la voilà ! je la reconnais.

Voilà bien ces yeux dont la flamme traverse le crépuscule ; ces subtiles et terribles *mirettes*, que je reconnais à leur effrayante malice ! Elles attirent, elles subjuguent, elles dévorent le regard de l'imprudent qui les contemple. Je les ai souvent étudiées, ces étoiles noires qui commandent la curiosité et l'admiration.

À quel démon bienveillant dois-je d'être ainsi entouré de mystère, de silence, de paix et de parfums ? O Béatitude ! ce que nous nommons généralement la vie, même dans son expansion la plus heureuse, n'a rien de commun avec cette vie suprême dont j'ai maintenant connaissance et que je savoure minute par minute, seconde par seconde !

Non ! il n'est plus de minutes, il n'est plus de secondes ! Le temps a disparu ; c'est l'Éternité qui règne, une éternité de délices !

Mais un coup terrible, lourd, a retenti à la porte, et, comme dans les rêves infernaux, il m'a semblé que je recevais un coup de pioche dans l'estomac.

Et puis un Spectre est entré. C'est un huissier qui vient me torturer au nom de la loi ; une infâme concubine qui vient crier misère et ajouter les trivialités de sa vie aux douleurs de la mienne ; ou bien le saute-ruisseau d'un directeur de journal qui réclame la suite d'un manuscrit.

La chambre paradisiaque, l'idole, la souveraine des rêves, la *Sylphide*, comme disait le grand René, toute cette magie a disparu au coup brutal frappé par le Spectre.

Horreur ! je me souviens ! je me souviens ! Oui ! ce taudis, ce séjour de l'éternel ennui, est bien le mien. Voici les meubles sots, poudreux, écornés ; la cheminée sans flamme et sans braise, souillée de crachats ; les tristes fenêtres où la pluie a tracé des sillons dans la poussière ; les manuscrits, raturés ou incomplets ; l'almanach où le crayon a marqué les dates sinistres !

Et ce parfum d'un autre monde, dont je m'enivrais avec une sensibilité perfectionnée, hélas ! il est remplacé par une fétide odeur de tabac mêlée à je ne sais quelle nauséabonde moisissure. On respire ici maintenant le ranci de la désolation.

Dans ce monde étroit, mais si plein de dégoût, un seul objet connu me sourit : la fiole de laudanum ; une vieille et terrible amie ; comme toutes les amies, hélas ! féconde en caresses et en traîtrises.

Oh ! oui ! le Temps a reparu ; le Temps règne en souverain maintenant ; et avec le hideux vieillard est revenu tout son démoniaque cortège de Souvenirs, de Regrets, de Spasmes, de Peurs, d'Angoisses, de Cauchemars, de Colères et de Névroses.

Je vous assure que les secondes maintenant sont fortement et solennellement accentuées, et chacune, en jaillissant de la pendule, dit : « Je suis la Vie, l'insupportable, l'implacable Vie ! »

Il n'y a qu'une Seconde dans la vie humaine qui ait mission d'annoncer une bonne nouvelle, la bonne nouvelle qui cause à chacun une inexplicable peur.

Oui ! le Temps règne ; il a repris sa brutale dictature. Et il me pousse avec son double aiguillon. « Et hue donc ! bourrique ! Sue donc, esclave ! Vis donc, damné ! »

7. « L'Ennemi » in *Les Fleurs du mal*, Baudelaire

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils ;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,
Et qu'il faut employer la pelle et les râpeaux
Pour rassembler à neuf les terres inondées,
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

- Ô douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie !

8. « Les plaintes d'un Icare » in *Les Fleurs du mal*, Baudelaire

Les amants des prostituées
Sont heureux, dispos et repus ;
Quant à moi, mes bras sont rompus
Pour avoir étreint des nuées.

C'est grâce aux astres nonpareils,
Qui tout au fond du ciel flamboient,
Que mes yeux consumés ne voient
Que des souvenirs de soleils.

En vain j'ai voulu de l'espace
Trouver la fin et le milieu ;
Sous je ne sais quel œil de feu
Je sens mon aile qui se casse ;

Et brûlé par l'amour du beau,
Je n'aurai pas l'honneur sublime
De donner mon nom à l'abîme
Qui me servira de tombeau.

9. « À une heure du matin » in *Le Spleen de Paris*, Baudelaire

Enfin ! Seul ! On n'entend plus que le roulement de quelques fiacres attardés et éreintés. Pendant quelques heures, nous posséderons le silence, sinon le repos. Enfin ! la tyrannie de la face humaine a disparu, et je ne souffrirai plus que par moi-même.

Enfin ! il m'est donc permis de me délasser dans un bain de ténèbres ! D'abord, un double tour à la serrure. Il me semble que ce tour de clef augmentera ma solitude et fortifiera les barricades qui me séparent actuellement du monde.

Horrible vie ! Horrible ville ! Récapitulons la journée: avoir vu plusieurs hommes de lettres, dont l'un m'a demandé si l'on pouvait aller en Russie par voie de terre (il prenait sans doute la Russie pour une

île); avoir disputé généreusement contre le directeur d'une revue, qui à chaque objection répondait: « C'est ici le parti des honnêtes gens, » ce qui implique que tous les autres journaux sont rédigés par des coquins; avoir salué une vingtaine de personnes, dont quinze me sont inconnues; avoir distribué des poignées de main dans la même proportion, et cela sans avoir pris la précaution d'acheter des gants; être monté pour tuer le temps, pendant une averse, chez une sauteuse qui m'a prié de lui dessiner un costume de Vénustre; avoir fait ma cour à un directeur de théâtre, qui m'a dit en me congédiant:

« - Vous feriez peut-être bien de vous adresser à Z ... ; c'est le plus lourd, le plus sot et le plus célèbre de tous mes auteurs, avec lui vous pourriez peut-être aboutir à quelque chose. Voyez-le, et puis nous verrons;» m'être vanté (pourquoi ?) de plusieurs vilaines actions que je n'ai jamais commises, et avoir lâchement nié quelques autres méfaits que j'ai accomplis avec joie, délit de fanfaronnade, crime de respect humain; avoir refusé à un ami un service facile, et donné une recommandation écrite à un parfait drôle; ouf ! est-ce bien fini ?

Mécontent de tous et mécontent de moi, je voudrais bien me racheter et m'enorgueillir un peu dans le silence et la solitude de la nuit. Âmes de ceux que j'ai aimés, âmes de ceux que j'ai chantés, fortifiez-moi, soutenez-moi, éloignez de moi le mensonge et les vapeurs corruptrices du monde, et vous, Seigneur Dieu ! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise!

10. « Nous avons » in « Quitter » in *La Parole en archipel*, Char :

Notre parole, en archipel, vous offre, après la douleur et le désastre, des fraises qu'elle rapporte des landes de la mort, ainsi que ses doigts chauds de les avoir cherchées.

Tyrannies sans delta, que midi jamais n'illumine, pour vous nous somme le jour vieilli ; mais vous ignorez que nous sommes aussi l'œil vorace, bien que voilé, de l'origine.

Faire un poème, c'est prendre possession d'un au-delà nuptial qui se trouve bien dans cette vie, très rattaché à elle, et cependant à proximité des urnes de la mort.

Il faut s'établir à l'extérieur de soi, au bord des larmes et dans l'orbite des famines, si nous voulons que quelque chose hors du commun se produise, qui n'était que pour nous.

Si l'angoisse qui nous évide abandonnait sa grotte glacée, si l'amante de notre cœur arrêta la pluie de fourmis, le Chant reprendrait.

Dans le chaos d'une avalanche, deux pierres s'épousant au bond purent s'aimer nues dans l'espace. L'eau de neige qui les engloutit s'étonna de leur mousse ardente.

L'homme fut sûrement le vœu le plus fou des ténèbres et c'est pourquoi nous sommes ténébreux, envieux et fous sous le puissant soleil.

Une terre qui était belle a commencé son agonie, sous le regard de ses sœurs voltigeantes, en présence de ses fils insensés.

11. Redéfinition du poème dans *Ontologie et poésie*, S. Champeau

Une perspective qui peut paraître normative est ici assumée : seule sera appelée poème la parole qui s'impose à la fois par son pouvoir de révélation ontologique, i.e. par sa capacité de produire, dans des tonalités affectives variées, le sentiment de soi comme être-au-monde, i.e. être temporel ; par la mise en œuvre d'un langage propre à susciter des affects.

12. Extraits de « L'éther » in *La Nuit remue*, Michaux

[...] Couché au fond d'un silo instantanément creuse à des kilomètres de profondeur dans l'écorce terrestre, il gît seul dans son tombeau profond. Là, eau battante, enfin délivré d'être le maître, le centre de commandement, l'état-major ou le subalterne, il n'est plus que la victime bruissante et répercutante. Il cesse aussi de patrouiller. Des pensées en écho déferlent en lui. Mais même à ces échos il ne peut faire face. S'il a froid, il pense aussitôt qu'il pense avoir froid, puis il se voit penser qu'il pense qu'il a froid. [...] Mais se fractionnant à ce jeu de miroir auquel elle est si in habituée, sa volonté rompue qui ne tient plus le coup, doit céder encore, encore, encore, laisser éclater sa maîtrise, et se ranger à n'être plus qu'un témoin, un témoin de témoin, écho sans cesse reculé d'une scène tenant en quelque seconde, qui s'éloigne à une vitesse foudroyante.

[...] Plus homme ni femme, il n'est qu'un lieu. Ce lieu toutefois appréhende les bruits du dehors qui entrent dans le vide intérieur, amples et solennels. Mais l'esprit saisissant cette situation la livre immédiatement à son carambolage extra-rapide, et la course au recul reprend.

[...] L'éther et l'amour sont deux tentations et deux attentats de l'homme contre le temps. Le temps est chassé durant les saccades de la jouissance. La série précédente est coupée, on peut donc recommencer à compter à partir de.

L'homme ne supporte pas le Temps. Heureusement il n'a pas, toute sa vie, à supporter sa vie. Ce serait intolérable. Il vie à la journée, ou bien il vit une double journée ou une triple, une quadruple, mais alors excédé, distendu à l'excès par cette centaine d'heures où les impressions s'accumulent et se groupent sans jamais s'enfoncer pour de bon, il aspire furieusement à jeter sa vie dans une voie de garage, à une catastrophe au besoin. Dans ces moments un boxer qui le mettrait knock-out lui ferait du bien.

C'est pourquoi il rompt sa continence ; ne pouvant supporter le Temps.

Combien plus développé et à la suite est le temps pour qui n'a pas à manger. Après les quelques crampes du premier jour, parfois du deuxième aussi (maigre distraction), il ne vient plus que du *temps*. Interminable journée !

Le lendemain recommence la même journée, le surlendemain la même encore, le jour d'après l'interminable journée se poursuit. Les forces décroissantes, de plus en plus détachées de tout, ne subsistent que pour se vouer bien malgré elles au cauchemar de la contemplation de l'écoulement lent du Temps.

13. Discours de Stockholm, Saint-John Perse

[...] Par la pensée analogique et symbolique, par l'illumination lointaine de l'image médiatrice, et par le jeu de ses correspondances, sur mille chaînes de réactions et d'associations étrangères, par la grâce enfin d'un langage où se transmet le mouvement même de l'Être, le poète s'investit d'une surréalité qui ne peut être celle de la science. Est-il chez l'homme plus saisissante dialectique et qui de l'homme engage plus ? Lorsque les philosophes eux-mêmes désertent le seuil métaphysique, il advient au poète de relever là le métaphysicien ; et c'est la poésie alors, non la philosophie, qui se révèle la vraie « fille de l'étonnement », selon l'expression du philosophe antique à qui elle fut le plus suspecte. [...]

Mais plus que mode de connaissance, la poésie est d'abord mode de vie – et de vie intégrale. Le poète existait dans l'homme des cavernes, il existera dans l'homme des âges atomiques parce qu'il est part irréductible de l'homme. De l'exigence poétique, exigence spirituelle, sont nées les religions elles-mêmes, et par la grâce poétique, l'étincelle du divin vit à jamais dans le silex humain. Quand les mythologies s'effondrent, c'est dans la poésie que trouve refuge le divin ; peut-être même son relais. Et jusque dans l'ordre social et l'immédiat humain, quand les Porteuses de pain de l'antique cortège cèdent le pas aux Porteuses de flambeaux, c'est à l'imagination poétique que s'allume encore la haute passion des peuples en quête de clarté. [...]

Ainsi, par son adhésion totale à ce qui est, le poète tient pour nous liaison avec la permanence et l'unité de l'Être. [...]

14. Poésie verticale IV, 52, Juarroz

Les bords de l'azur brisent la pierre.

Les papillons dorment,
mais leurs couleurs ne dorment pas.
Les amants dorment,
mais leur amour ne dort pas.
Les marges de dieu sont érodées.

Comment faire rentrer les choses dans les choses ?
Comment égaler la vie à sa mémoire ?
Comment polir mes yeux dans les tiens

La géométrie de l'être n'a pas d'espace.

15. Poésie et création, Juarroz (entretiens)

Nous sommes enrobés dans l'absurde, entourés de mystère, nous vivons dans l'antithèse, aimer quelqu'un c'est aussi ne pas l'aimer, vivre c'est mourir, penser c'est ne pas pouvoir pénétrer cela même que nous pensons. Contraste permanent, opposition permanente, antithèse permanente que nous dissimulons pour ne pas devenir fous. Qu'y a-t-il d'étrange à ce que, si l'homme a brisé son image, ses croyances, sa tradition, sa communauté, le langage à son tour se brise ? Parce que, en fin de compte, la poésie n'est explication de rien [...]. Elle est, nous le savons, une expérience. Elle est une espèce de courage ou de témérité, consciente ou inconsciente, qui nous porte à regarder de face et à vivre les ultimes limites des choses ultimes : les ténèbres. La poésie est tout le contraire de la lâcheté. Elle est l'expérience profonde du mystère, de l'inexplicable.

16. Poésie et création, Juarroz (entretiens)

Octavio Paz a dit : *Tout grand poète doit affronter la mort, et être une réponse à la mort.* S'il en est ainsi, la poésie est la forme la plus haute de sincérité humaine, et de témérité. J'ai pensé que, dans cet affrontement de la mort, la poésie actuelle a découvert autre chose : ce dont l'homme a besoin, ce ne sont pas des réponses, les réponses sont impossibles. Il n'y a pas de réponses du genre formules ou raisons qui fourniraient la solution de ce problème sans solution que sont la vie et la mort. La poésie ne vise pas le confortable recours d'une réponse, mais quelque chose de plus grave, de plus important qui consiste à procurer à l'homme des *présences* qui l'accompagnent. La poésie n'offre ni solution, ni formules, ni recettes, mais une *compagnie pour la vie*.

17. Montage audio : extraits du Chant I de *L'Homme approximatif* de Tristan Tzara, lecture par Martin Join-Lambert, extraits de Vivaldi revisité par Max Richter (« Spring 0-1 », *Recomposed By Max Richter: Vivaldi, The Four Seasons*, Deutsche Grammophon), réalisation M. Robinet

Ouvrages théoriques cités – Bibliographie

« Le monde » in *Le démon de la théorie*, Antoine Compagnon, Points Seuil
Les Fleurs du mal et le Spleen de Paris, essai sur le dépassement du réel, E. Adatte, Corti
À la naissance des choses, F. Dastur, encre marine
Ontologie et poésie, S. Champeau, Vrin
Habiter en poète, J-C. Pinson, Champ Vallon
Sentimentale et naïve, J-C. Pinson, Champ Vallon
La Philosophie de Martin Heidegger, A. de Waehlens, Louvain éditions de l'institut supérieur de philosophie
Heidegger. Introduction à une lecture, C. Dubois, Points Seuil